
*Lacrymæ rerum***Giovanni Verga**

Traducteur : Jean-Pierre Pisetta, Claire Giraudeau, Justine Piret et Federica Vanin

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/513>

DOI : 10.4000/transalpina.513

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 133-138

ISBN : 978-2-84133-944-0

ISSN : 1278-334X

Référence électroniqueGiovanni Verga, « *Lacrymæ rerum* », *Transalpina* [En ligne], 22 | 2019, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 19 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/513> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.513>

Transalpina. Études italiennes

LACRYMÆ RERUM

Résumé : La nouvelle *Lacrymæ rerum* de Giovanni Verga est la dernière du recueil *Vagabondaggio*, publié à Florence en 1887. L'édition française de ce recueil, parue en 1976, à Paris, chez Denoël, avait laissé de côté quatre textes : *Un processo*, *La festa dei morti*, *Il segno d'amore* et *Lacrymæ rerum*. Cette dernière nouvelle est présentée ici dans une traduction effectuée par deux étudiantes de l'École de traduction-interprétation ISTI-Cooremans de l'Université libre de Bruxelles (ULB) et une étudiante de l'Université d'Angers (Université catholique de l'Ouest – UCO), sous la direction du professeur Jean-Pierre Pisetta.

Riassunto : *La novella Lacrymæ rerum di Giovanni Verga è l'ultima della raccolta Vagabondaggio, pubblicata a Firenze nel 1887. L'edizione francese della raccolta, pubblicata nel 1976 a Parigi, presso la Denoël, non conteneva quattro racconti dell'edizione italiana: Un processo, La festa dei morti, Il segno d'amore e Lacrymæ rerum. Quest'ultimo racconto viene presentato qui in una traduzione fatta da due studentesse della Scuola di traduzione-interpretazione ISTI-Cooremans della Libera Università di Bruxelles (ULB) e da una studentessa dell'Università di Angers (Cattolica Università dell'Ovest – UCO), sotto la guida del professor Jean-Pierre Pisetta.*

La nouvelle *Lacrymæ rerum* de Giovanni Verga est la dernière du recueil *Vagabondaggio*, paru à Florence en 1887, chez l'éditeur Barbera. On y assiste, depuis un bâtiment qui n'est jamais décrit, au spectacle qu'offre un logement situé au deuxième étage de la maison d'en face, aux drames qui s'y jouent, aux joies – plus rares – qui s'y vivent, à la succession de ses locataires, de ses intérieurs, de ses décorations, jusqu'à la destruction finale de tout l'édifice « pour faire place à la nouvelle rue qui passait par là ». De nouveau, comme dans *Di là del mare*, nous sommes loin ici du Verga « rustique », de la description de la dure réalité des paysans siciliens. Est-ce aussi pour cette raison que Béatrice Haldas, la traductrice de l'édition française, avait préféré ne pas donner à voir ce Verga-là, plus « citadin », aux lecteurs de l'Hexagone ? Du reste, ce n'était pas la première fois que Verga construisait une nouvelle à partir d'un point de vue « intérieur ». *Il bastione di Monforte*, premier récit du recueil *Per le vie* (totalement inédit en français), commence comme suit : « *Nel vano della finestra s'incorniciano i castagni d'India del viale...* ». Ce qui se déroule dans ce récit est donc vu à travers l'encadrement d'une fenêtre et devient ainsi un véritable « tableau vivant ».

Les deux étudiantes de l'École de traduction-interprétation ISTI-Cooremans de l'Université libre de Bruxelles – Justine Piret et Federica Vanin – qui, au cours de l'année académique 2017-2018, avaient traduit *Di là del mare*, ont été rejointes par Claire Giraudeau, étudiante de l'Université d'Angers « en transfert » à Bruxelles au cours du second quadrimestre de cette année académique 2018-2019, et, à trois, elles nous livrent ici la première traduction française de *Lacrymæ rerum*¹.

Jean-Pierre PISSETTA

*
* *

À la fenêtre d'en face, on voyait toujours la lampe qui veillait, la nuit – les longues nuits pluvieuses d'hiver, et lorsque la lune de mars, encore froide, blanchissait la façade de la maison silencieuse. La pièce était jaune, avec un misérable rideau de voile accroché à la fenêtre. Parfois apparaissaient derrière ce voilage des ombres noires, qui s'évanouissaient rapidement.

Chaque soir, à la même heure, une lampe passait de pièce en pièce jusqu'à la chambre jaune, où la lumière s'avivait autour d'un lit blanc entouré de ces mêmes ombres empressées. Ensuite, le logement redevenait sombre et semblait désert, dans le grand silence de la rue. Seulement, lorsqu'y montait le tapage nocturne d'un ivrogne, ou que le passage d'une voiture faisait trembler les vitres des fenêtres, une de ces ombres muettes et douloureuses se montrait pour inspecter la rue, puis disparaissait.

De jour, toutes ces fenêtres fermées semblaient presque mystérieuses. Au balcon de la chambre jaune, des œillets privés de soins se mouraient dans un pot, tombant sur le mur moite, agités constamment par le vent. Vers le coucher du soleil, s'arrêtait devant la porte une voiture légère, que des visages pâles attendaient anxieusement derrière les vitres; on entrevoyait des silhouettes qui s'affairaient dans les pièces, et la lampe qui s'allumait aussi pendant la journée dans la chambre solitaire. La dernière visite que fit la voiture dans la petite rue écartée fut plus brève que les autres. Un vieil homme aux cheveux blancs, s'appêtant à monter sur le marchepied, secouait la tête avec compassion, en répondant à une jeune fille qui, suppliante, l'avait suivi jusqu'à la porte, les mains jointes et le visage défait; elle aussi hochait la tête, machinalement, les yeux écarquillés

1. « Les larmes des choses ».

et presque fous plongés dans ceux du vieillard. Puis, quand il fut parti, elle cacha son visage dans son mouchoir et rentra dans le vestibule.

C'était un soir de printemps, tiède et doux. De la rue montaient la chanson nouvelle et le bavardage des jeunes filles amoureuses, sous la pleine lune d'avril. Au premier étage de la maison, derrière un précieux rideau de brocart, quelqu'un jouait la valse de *Madame Angot*.

Ensuite, dans la rue déserte, on entendit une cloche, le bruit des pas et les murmures des fidèles qui accompagnaient le viatique; les voisins sortirent, certains s'agenouillèrent, une bougie à la main, et la foule s'engouffra sous la porte à deux battants grande ouverte, entre deux rangs de lanternes qui avançaient en sautillant. Toutes les fenêtres du petit appartement désolé s'éclairèrent pour la première fois, après si longtemps, pour l'ultime solennité, alors que la foule des étrangers encombrait les lieux et qu'une lueur tremblante de cierges se répandait dans la chambre jaune. Et quand tous furent partis, le logement resta encore éclairé et désert, comme pour une fête lugubre. On n'y voyait, de temps en temps, que le passage des ombres habituelles qui couraient comme des folles, s'affairant désespérément.

Dans l'épais silence de l'heure tardive, derrière ces vitres qui brillaient sur la façade blanchie par la lune, semblaient se deviner des invocations délirantes, des sanglots étouffés, des bras suppliants tendus vers un ciel serein. Un rossignol se mit soudain à chanter depuis un balcon verdoyant de jeunes plantes odorantes, dans le silence de la lune haute, oubliant peut-être, à cette heure, sa prison, pour se transporter dans les buissons de son bois natal. De quart d'heure en quart d'heure, l'horloge sonnait lentement, au sommet de la tour.

Le calme lourd de la nuit semblait peser aussi sur ce logement désolé. La lampe veillait toujours tristement dans la chambre silencieuse. Seules les ombres affligées s'agitaient, plus pressées et plus troublées, et dans le coin où, chaque soir, se ranimaient les lumières, brillaient maintenant deux petites flammes funèbres. Vers minuit, on avait entendu frapper à la porte et, dans les pièces, on avait observé un va-et-vient. Puis tout s'était recueilli dans cette attente désabusée. La lune caressait à présent le sol, pendant que les lampes s'éteignaient. Le givre glacé gouttait sur les vitres. Tout à coup, dans cette semi-obscurité, on assista à une course haletante, à un affaînement de personnes égarées, les mains dans les cheveux, à un claquement de portes. Puis la chambre jaune s'éclaira vivement sur la façade de la maison complètement noire.

L'aube blanchissait, pâle et pluvieuse, alors on vit pour la première fois, après tellement de temps, la fenêtre de la chambre jaune grande ouverte et les deux bougies qui brûlaient immobiles, au chevet du lit blanc. Plus tard vinrent des étrangers qui allaient et venaient dans la chambre, indifférents,

le chapeau sur la tête. L'un d'entre eux, fumant un cigare à la fenêtre, se pencha pour humer l'œillet couleur de rouille qui pendait ; il avait le visage pâle des malades ou des prisonniers, et ses joues étaient bleues par une barbe épaisse rasée avec soin.

Par la suite, cette fenêtre resta fermée et sombre pendant la nuit, alors que les autres, à côté, s'ouvrirent chaque matin pour laisser entrer l'été qui arrivait. Et le soir s'y montraient même, timidement, des jeunes filles vêtues de noir qui écoutaient en silence la chanson nouvelle, le son du piano en bas, les voisins qui bavardaient.

Un matin de septembre, on vit toutes les fenêtres ouvertes en grand, et les pièces vides, la chambre jaune aussi, qui s'était dévêtue de ses misérables rideaux blancs et dévoilait une grande tache d'un jaune plus soutenu là où se trouvait le lit. Ces pauvres meubles avaient silencieusement déménagé pendant la nuit, en même temps que la modeste et timide petite famille. Une vieille servante vint chercher le pot d'œillets, pendant que le propriétaire allait regarder dans chaque coin avec les maçons, criant et jurant. Il montrait du doigt les taches de la vieille tapisserie jaune, le sol où des carreaux en terre cuite étaient cassés, crachant de dégoût sur ces dégâts, si bien que la petite vieille s'en alla la tête baissée, en emportant le pot d'œillets sous son châle, comme une relique.

Les maçons se mirent à gratter et à marteler partout. Et du matin au soir, on entendait grincer la scie du menuisier. Dans la dernière pièce, on avait monté un grand échafaudage, et à travers ces tréteaux on voyait pendre les lambeaux du papier jaune. Ensuite vinrent des peintres, des tapissiers, et les gens qui étaient partis un mois plus tôt n'auraient plus retrouvé les souvenirs de leurs heures de détresse dans ces pièces tapissées à neuf et riantes. La lampe veillait encore jusqu'en pleine nuit dans l'ancienne chambre jaune, derrière les rideaux de dentelle doublés de soie bleu clair, mais les deux ombres qu'on voyait toujours côte à côte, en train de se chercher, de courir l'une après l'autre, se confondaient dans de molles ondulations, s'unissaient en une seule ; et le matin, parfois, on voyait même une frimousse blonde et rose, qui soulevait le rideau à côté d'une tête brune et souriante. Dans la pièce voisine, sous un grand miroir doré qui reflétait la lumière d'un lustre voilé par un abat-jour couleur de rose, on entendait parfois les notes joyeuses d'un piano, dans le bruit de l'averse nocturne.

Lorsqu'arriva le printemps, que le rossignol recommença à chanter dans la verdure du petit balcon, et les jeunes filles au clair de lune, les deux amoureux prirent leur vol, comme deux papillons, et on ne les vit plus. En septembre, l'intérieur changea d'aspect, et dans la chambre bleue fut placé un grand lit double qui, tous les matins, prenait dignement l'air par

la fenêtre grande ouverte. Le logement résonna du matin au soir des cris des enfants, et des vagissements du nouveau-né que la mère allaitait au pied du lit. Son mari rentrait le soir, fatigué, le visage défait, et se disputait continuellement avec sa femme et ses enfants. Puis, jusqu'à une heure avancée, il épluchait des comptes sur la table desservie, la tête dans les mains, sous la lumière qui agonisait. Le matin, il sortait de bonne heure d'un pas pressé. De temps à autre, on entendait retentir furieusement la sonnette dans l'entrée, et la mère courait s'enfermer dans la chambre en faisant signe à son fils, l'index sur les lèvres, de dire qu'elle n'était pas là. Le bambin revenait, après un long bredouillement, parler avec sa mère, qui montrait de nouveau la tête après que la porte avait claqué violemment en faisant tinter la sonnette, et l'homme qui s'en était allé si fâché s'arrêtait au milieu de la rue, les yeux braqués sur la fenêtre fermée. Parfois, la pauvre femme était contrainte de se manifester pour calmer le visiteur qui ne voulait pas entendre raison, les mains en croix, avec de grands gestes qui cherchaient à convaincre. Toutes les fenêtres grandes ouvertes laissaient se propager dans le voisinage, sans distinction, les pleurs des enfants et les disputes des parents. Un jour, vers midi, vint un petit vieux avec un chapeau crasseux et une liasse de paperasses à la main, suivi de deux hommes mal habillés, qui se mirent à fouiller partout, en écrivant hâtivement sur des feuillets froissés. La famille les suivait tristement de pièce en pièce. Ses biens furent emportés quelques jours plus tard, le peu de mobilier qu'on lui laissa fut chargé sur une charrette et tous la suivirent, le père d'abord, le parapluie sous le bras, ensuite son épouse avec les enfants les uns derrière les autres et le nourrisson contre son sein, sans même se retourner pour regarder les fenêtres que personne ne referma, ni le jour ni la nuit, pendant des mois et des mois, comme si le propriétaire avait voulu que se volatilise la mauvaise odeur de misère qui s'était logée dans ces pièces.

Puis, y entrèrent à nouveau des meubles élégants et de riches étoffes accrochées aux fenêtres. On n'y entendait plus ni cri ni vocifération, mais un silence béat partout ; les lampes semblaient s'allumer d'elles-mêmes, jusque dans la chambre bleue qui avait une lumière voilée d'alcôve. On n'y voyait personne ; en pleine nuit seulement, une tête qui se montrait timidement et regardait dans la rue, en écartant tout doucement les persiennes ; la lumière qui passait entre les lames dorait ses cheveux blonds et s'imprimait sur le mur de la maison d'en face en raies brillantes, comme un phare. Au bout de quelques minutes, on entendait un pas pressé et circonspect dans la rue, l'ombre de la tête blonde apparaissait rapidement derrière les persiennes, et la fenêtre se fermait. Un soir, dans le haut silence, retentit soudainement un coup de sonnette menaçant. On vit des ombres courir comme des folles derrière les rideaux, et les pièces s'éclairèrent rapidement une à une. Puis

un profond silence d'attente, durant lequel résonnèrent tout à coup des cris de terreur et des hurlements de rage.

Les voisins accoururent aux fenêtres, une lampe à la main. Mais l'appartement était redevenu silencieux, étouffant les douleurs ou les colères qu'il renfermait entre ses tapisseries somptueuses. Les fenêtres restèrent fermées pendant une longue période, et lorsqu'elles se rouvrirent, entrèrent dans les pièces les maçons qui démolissaient la maison, pour faire place à la nouvelle rue qui passait par là.

Jour et nuit, par le mur éventré, on voyait les pièces nues et abandonnées, la peinture du plafond qui pendait, les conduits des cheminées déchirés et noirs. Le papier jaune réapparaissait en dessous de la tapisserie lacérée, la marque du lit et les taches foncées, les clous sur la cheminée où était suspendu le grand miroir doré, la sonnette ballant au-dessus de la porte des escaliers grande ouverte. Le vent y faisait tourbillonner la poussière, la pluie les inondait, le soleil y riait encore sur les peintures jaunes, vertes, bleues ; la lune et la lumière des réverbères y pénétraient chaque nuit : elles se posaient sur la tache grasseuse du lit, sur le fleurage doré du petit salon mystérieux, descendant de plus en plus, au fur et à mesure que la pioche des maçons dévorait les ruines.

traduit de l'italien par Claire GIRAUDEAU, Justine PIRET et Federica VANÏN
sous la direction de Jean-Pierre PISSETTA

Université libre de Bruxelles